

Je puis étendre ces observations plus loin. C'est que les poissons de la classe de ceux qui n'ont ni os ni sang, et qui forment le plus grand nombre des habitants de la mer, paraissent également insensibles. J'ai vu, entre les tropiques, un thon, à qui un de nos matelots avait enlevé un lopin de chair de la nuque, d'un coup de harpon qui se rebroussa contre sa tête, suivre notre vaisseau pendant plusieurs semaines, sans qu'aucun de ses compagnons le surpassât à nager ou à faire des culbutes. J'ai vu des requins, percés de balles de fusil, revenir mordre à l'hameçon dont ils s'étaient déjà échappés une fois, la gueule toute déchirée. Ou trouvera encore une plus grande analogie entre les poissons et les insectes, si l'on considère que les uns et les autres n'ont ni os ni sang, qu'ils ont une chair imprégnée d'une eau gluante, et qui paraît encore être la même dans les uns et les autres, en ce qu'elle jette la même odeur lorsqu'on la brûle; qu'ils ne respirent point par la bouche, mais par les côtés, les insectes par les trachées, les poissons par les ouïes; qu'ils n'ont point d'organe auditif, mais qu'ils entendent par le fréuissement que leur corps éprouve par la commotion de l'élément fluide où ils vivent; qu'ils voient de tous côtés l'horizon, par la situation de leurs yeux; qu'ils accourent également à la lumière; qu'ils ont la même avidité, et sont, pour la plupart, carnivores; que, dans ces deux genres, les femelles sont plus grosses que les mâles; qu'elles jettent leurs œufs en nombre infini, sans les couvrir; que la plupart des poissons passent, en naissant, par l'état d'insecte, sortant de leurs œufs en forme de vers, et quelques uns même en celle de grenouille, comme une espèce de poisson de Surinam; que les uns et les autres sont revêtus d'écailles; que plusieurs poissons ont des barbillons et des antennes comme les insectes; que les uns et les autres renferment, dans leurs catégories, une variété incroyable de formes, qui n'appartient qu'à eux; enfin que leurs constitutions, leurs métamorphoses, leurs mœurs, leur fécondité étant les mêmes, on est tenté d'admettre, entre ces deux grandes classes, la même insensibilité.

Pour les animaux qui ont du sang, quoi qu'en ait dit Ma-

lebranche, ils sont sensibles; ils manifestent la douleur par les mêmes signes que nous. Mais la nature les a remparés de cuirs épais, de longs poils, de plumages, qui les abritent contre les atteintes du dehors. D'ailleurs ils ne sont guère exposés aux mauvais traitements qu'entre les mains des hommes méchants.

Passons maintenant à la génération des animaux. Nous avons vu que les plus grandes et les plus nombreuses espèces du globe, dans le règne animal et végétal, naissent dans le nord, indépendamment de la chaleur du soleil. Voyons si celle de la fermentation a plus de puissance au midi. Des Égyptiens ont dit à Hérodote que quelques espèces d'animaux s'étaient formées des vases fermentées de l'Océan et du Nil. Quelque respect que je porte aux anciens, je récusé leur autorité en physique. La plupart de leurs philosophes ressemblaient assez aux nôtres: ils observaient fort peu, et ils raisonnaient beaucoup. Si quelques uns, pour tranquilliser des princes voluptueux, ont avancé que tout sortait de la corruption et y rentrait, d'autres, de meilleure foi, les ont réfutés, même dès ce temps-là. Non seulement la corruption ne produit aucun corps vivant, mais elle leur est funeste, surtout à ceux qui ont du sang, et principalement à l'homme. Il n'y a d'air malsain que là où il y a corruption. Comment aurait-elle pu engendrer, dans les animaux, des pieds assortis de molettes, d'ongles, de doigts; des peaux velues de tant de sortes de poils et de plumages; des mâchoires palissadées de dents taillées les unes pour couper, d'autres pour moudre; des têtes ornées d'yeux, et des yeux défendus de paupières pour les garantir du soleil? Comment aurait-elle pu rassembler ces membres épars, les lier de nerfs et de muscles, les soutenir d'ossements avec des pivots et des charnières; les nourrir de veines pleines d'un sang qui circule, soit que l'animal marche, soit qu'il se repose; les couvrir de peaux si convenablement fourrées de poils pour les climats qu'ils habitent; ensuite les faire mouvoir par l'action combinée d'un cœur et d'un cerveau, et donner à toutes ces machines, nées dans le même lieu, formées du même limon,

des appétits et des instincts si différents? Comment leur eût-elle inspiré le sentiment d'eux-mêmes, et allumé en eux le desir de se reproduire par d'autres voies que celle qui leur avait donné l'existence? La corruption, loin de leur donner la vie, eût dû la leur ôter, puisqu'elle fait naître des tubercules, enflamme les yeux, dissout le sang, et produit une infinité de maladies dans la plupart des animaux qui en respirent les émanations<sup>21</sup>. La fermentation de quelque matière que ce soit n'a pu former aucun animal, pas même l'œuf d'où il est sorti. On trouve dans les voiries de nos grandes villes, où tant de matières fermentent, des molécules organiques de toute espèce, des corps entiers d'animaux, du sang, des plantes, de l'ammoniac, des huiles, des flegmes, des esprits, des minéraux, des matières plus hétérogènes et plus combinées par les caprices des hommes en société, que les flots de l'Océan n'en ont accumulé et confondu sur ses rivages: cependant on n'y a jamais trouvé aucun corps organisé. Qu'on ne dise pas que la chaleur nécessaire à leur développement y manque; il y en a de tous les degrés, depuis la glace jusqu'au feu. Les sels s'y cristallisent, et les soufres s'y forment. On a recueilli dans Paris même, il y a quelques années, du soufre formé par la nature, dans d'anciennes voiries du temps de Charles IX. Nous voyons tous les jours que la fermentation peut croître dans du fumier, au point que le feu y prene. Sa chaleur modérée est même si favorable au développement des germes, qu'on s'en est servi pour faire éclore des poulets. Mais les combinaisons de toutes ces matières n'y ont jamais rien produit de vivant ni d'organisé. Que dis-je? les premiers travaux de la nature, que nous voulons expliquer, sont couverts de tant de mystères, qu'un œuf, tant soit peu ouvert, cesse d'être fécond. Le moindre contact de l'air extérieur suffit pour y détruire les premiers linéaments de la vie. Ce ne sont donc ni les matières, ni les degrés de chaleur qui manquent à l'homme pour imiter la nature dans la prétendue création des êtres; et cette puissance, toujours jeune et active, ne s'est point affaiblie, puisqu'elle a toujours le pouvoir de les repro-

duire, qui n'est pas moins grand que celui de leur donner l'existence.

La sagesse avec laquelle elle a ordonné leurs proportions n'est pas moins digne d'admiration. Si l'on vient à examiner les animaux, on n'en trouvera aucun de défectueux dans ses membres, si l'on a égard à ses mœurs et aux lieux où il est destiné à vivre. Le long et gros bec du toucan, et sa langue faite en plume, étaient nécessaires à un oiseau qui cherche les insectes éparpillés dans les sables humides des rivages de l'Amérique; il lui fallait à la fois une longue pioche pour y fouiller, une large cuiller pour les ramasser, et une langue frangée de nerfs délicats pour y sentir sa nourriture. Il fallait de longues jambes et de longs cous aux hérons, aux grues, aux flammants et aux autres oiseaux qui marchent dans les marais, et qui cherchent de la proie au fond de leurs eaux. Chaque animal a les pieds et la gueule, ou le bec, formés d'une manière admirable pour le sol qu'il doit parcourir, et pour les aliments dont il doit vivre. C'est de leurs configurations que les naturalistes tirent les caractères qui distinguent les bêtes de proie de celles qui sont frugivores. Ces organes n'ont jamais manqué aux besoins des animaux, et ils sont eux-mêmes indélébiles comme leurs instincts. J'ai vu, dans des campagnes, des canards élevés loin des eaux depuis plusieurs générations, qui avaient conservé à leurs pieds les larges membranes de leur espèce, et qui, aux approches des pluies, battaient des ailes, jetaient des cris, appelaient les nuées, et semblaient se plaindre au Ciel de l'injustice de l'homme qui les privait de leur élément. Aucun animal n'a manqué d'un membre nécessaire, ou n'en a reçu d'inutiles. Des philosophes ont regardé les ergots appendices des pieds du porc comme superflus, parce qu'ils ne portent point à terre: mais cet animal, destiné à vivre dans les lieux marécageux où il aime à se vautrer, et à faire avec son boutoir des fouilles profondes, s'y fût souvent enfoncé par sa glotonnerie, si la nature n'eût disposé au-dessus de ses pieds deux ergots en saillie, qui lui donnent les moyens de s'en retirer. Le bœuf, qui fréquente

les bords marécageux des fleuves, en a d'à peu près semblables. L'hippopotame, qui vit dans les eaux et sur les rivages du Nil, a le pied fourchu, et au-dessus du paturon deux petites cornes qui plient contre terre quand il marche, de sorte qu'il laisse sur le sable une empreinte qu'on dirait être celle de quatre griffes. On peut voir la description de cet amphibie à la fin des Voyages de Dampier.

Comment des hommes éclairés ont-ils pu méconnaître l'usage de ces membres accessoires, dont les paysans de quelques unes de nos provinces imitent la forme dans les échasses qu'ils appellent, par cette ressemblance même, *pieds de porc*, et dont ils se servent pour traverser les endroits marécageux? Ces mêmes paysans ont imité pareillement celle des ergots pointus et écartés du pied de la chèvre, qui lui servent à gravir les rochers, en se servant de ces pieux ferrés à deux pointes, qui retiennent dans la pente des montagnes les derrières de leurs lourdes charrettes. La nature, qui varie les moyens comme les obstacles, a donné les ergots appendices au pied du porc par les mêmes raisons qu'elle a revêtu le rhinocéros d'une peau plissée de plusieurs plis, au milieu de la zone torride. On croirait ce lourd animal couvert d'un triple manteau : mais, destiné à vivre dans les marais fangeux de l'Inde, où il fouille avec la corne de son museau les longues racines des bambous, il y eût enfoncé par son poids énorme, s'il n'avait l'étrange faculté d'étendre en se gonflant les plis multipliés de sa peau, et de se rendre plus léger en occupant un plus grand volume. Ce qui nous paraît, au premier coup d'œil, une défec-tuosité dans les animaux, est, à coup sûr, une compensation merveilleuse de la Providence; et ce serait souvent une exception à ses lois générales, si elle en avait d'autres que l'utilité et le bonheur des êtres. C'est ainsi qu'elle a donné à l'éléphant une trompe qui lui sert, comme une main; à grimper sur les plus rudes montagnes, où il se plaît à vivre, et à cueillir l'herbe des champs et les feuillages des arbres, auxquels la grosseur de son cou ne lui permettrait pas d'at-teindre.

Elle a varié à l'infini, parmi les animaux, les moyens de se défendre comme ceux de subsister. On ne peut pas supposer que ceux qui marchent lentement ou qui jettent des cris souffrent habituellement; car comment des races de malades auraient-elles pu se perpétuer, et devenir même une des plus répandues du globe? Le slugard, ou paresseux, se trouve en Afrique, en Asie et en Amérique\*. Sa lenteur n'est pas plus une paralysie que la lenteur de la tortue et du limaçon; les cris qu'il jette quand on l'approche ne sont point des cris de douleur\*\*. Mais, parmi les animaux, les uns étant destinés à parcourir la terre, d'autres à vivre à poste fixe, leurs défenses sont variées comme leurs mœurs. Les uns échappent à leurs ennemis par la fuite, d'autres les repoussent par des sifflements, des figures hideuses, des odeurs infectes, ou des voix lamentables. Il y en a qui disparaissent à leur vue, comme le limaçon, qui est de la couleur des murailles ou de

\* Les paresseux ne se trouvent que dans le Nouveau-Monde. L'auteur a été sans doute induit en erreur par Séba, ou par Vosmaër, qui ont confondu le loris, genre de quadrupède de la famille du *makis*, avec le *paresseux*, genre de quadrupède de l'ordre des tardigrades. Ce dernier genre renferme trois espèces distinctes : l'*aï*, l'*unau* et le *kouri*; mais elles sont toutes trois de l'Amérique. (A.-M.)

\*\* Cette observation est très juste; et le cri de l'*aï*, qui est exprimé par son nom, n'a même rien d'horrible : c'est donc mal à propos que Linnée l'a qualifié de *clamor horrendus*. L'*aï* met un jour à faire cinquante pas, et deux jours à grimper sur un arbre. Souvent il s'accroche aux branches, et y demeure suspendu, la tête en bas, semblable à une excroissance de l'écorce : c'est par ce moyen qu'il échappe aux recherches des nègres et des chasseurs. Ainsi, sa couleur est une prévoyance de la nature, qui, en le privant de vitesse, ne l'a cependant point abandonné. Par un autre acte de la même prévoyance, l'*aï* a été revêtu d'une fourrure impénétrable à l'humidité. Le poil en est épais, serré, uni, sec, de sorte que l'eau glisse sur sa surface sans jamais la mouiller. Si l'on observe que l'*aï* végète dans un climat où il pleut par averses pendant huit mois de l'année, et que tous les moyens de chercher ou de se construire un abri lui ont été refusés, on ne peut trop admirer la sagesse de la Providence, qui lui a donné un manteau pour la pluie, comme elle a donné un toit d'écaille à la tortue, qui, ayant la même lenteur, avait les mêmes besoins. C'est ainsi que, pour nous servir d'une expression de Buffon, la nature, dans ses productions les plus négligées, paraît plus en mère qu'en marâtre. (A.-M.)

l'écorce des arbres où il se réfugie ; d'autres , par une magie admirable , prennent , à leur volonté , la couleur des objets qui les environnent , comme le caméléon. Oh ! que l'imagination des hommes est stérile auprès de l'intelligence de la nature ! Ils n'ont rien produit , dans quelque genre que ce soit , qu'ils n'en aient trouvé le modèle dans ses ouvrages. Le génie même dont ils font tant de bruit , ce génie créateur que nos beaux-esprits croient apporter en venant au monde , et perfectionner dans les cercles ou dans les livres , n'est autre chose que l'art de l'observer. On ne peut pas même sortir des routes de la nature pour s'égarer : on n'est sage que de sa sagesse , on n'est fou qu'en en dérangeant les plans. Le burin de Callot , si fertile en monstres , n'a composé tant de démons affreux que des membres mal assortis de différents animaux , de becs de chats-huants , de gueules de crocodiles , de carcasses de chevaux , d'ailes de chauves-souris , de griffes et d'ergots qu'il a joints à la figure humaine , pour rendre ses contrastes plus odieux. Les femmes mêmes qui , par de plus doux caprices , s'exercent à broder sur leurs étoffes des fleurs de fantaisie , sont obligées d'en prendre les modèles dans nos jardins. Examinez sur leurs robes les folâtres jeux de leur imagination : vous y verrez des œillets sur les feuillages d'un myrte , des roses sur des roseaux , des grenades sur la tige d'une herbe. La nature seule ne produit que des accords raisonnables , et n'assortit dans les animaux et dans les fleurs que des parties convenables aux lieux , à l'air , aux éléments et aux usages auxquels elle les destine. Jamais on n'a vu sortir aucune race de monstres de ses sublimes pensées.

J'ai entendu plusieurs fois annoncer , dans nos foires , des monstres vivants ; mais jamais je n'ai pu parvenir à en voir un seul , quelque peine que je me sois donnée. Un jour on afficha , à la foire de Saint-Ovide , une vache à trois yeux et une brebis à six pattes. Je fus curieux de voir ces animaux , et d'examiner l'usage qu'ils faisaient d'organes et de membres qui me paraissaient leur être superflus. Comment , me disais-je , la nature a-t-elle pu poser le corps d'une brebis sur six pattes , lorsque

quatre étaient suffisantes pour la porter ? Cependant je vins à me rappeler que la mouche , qui est bien plus légère qu'une brebis , en avait six ; et j'avoue que cette réflexion m'embarrassa. Mais ayant observé , un jour , une mouche qui s'était reposée sur mon papier , je remarquai qu'elle était fort occupée à se broser alternativement la tête et les ailes avec les deux pattes de devant et avec celles de derrière. Je vis alors évidemment qu'elle avait besoin de six pattes , afin d'être soutenue par quatre lorsqu'elle en emploie deux à se broser , surtout sur un plan perpendiculaire. L'ayant prise et considérée au microscope , je vis avec admiration que ces deux pattes du milieu n'avaient point de brosses , et que les quatre autres en avaient. Je remarquai encore que son corps était couvert de grains de poussière , qui s'y attachent dans l'atmosphère où elle vole , et que ses brosses étaient doubles , garnies de poils fins , entre lesquels elle faisait sortir et rentrer , à volonté , deux griffes semblables à celles d'un chat , mais incomparablement plus aiguës. Ces griffes servent aux mouches à s'accrocher sur les corps les plus polis , comme sur le verre des vitres , où on les voit monter et descendre sans glisser. J'étais très curieux de voir comment la nature avait attaché deux nouvelles pattes au corps d'une brebis , et comment elle avait formé , pour les faire mouvoir , de nouvelles veines , de nouveaux nerfs et de nouveaux muscles avec leurs insertions. Le troisième œil de la vache m'embarrassait encore davantage. Je fus donc , comme les autres badauds , porter mon argent pour satisfaire ma curiosité. J'en vis sortir en foule de la loge de ces animaux , très émerveillés de les avoir vus. Enfin je parvins , comme eux , au bonheur de les contempler. Les deux pattes superflues de la brebis n'étaient que des peaux desséchées , découpées comme des courroies , et pendantes à sa poitrine sans toucher à terre , et sans pouvoir lui être d'aucun usage. Le troisième œil prétendu de la vache était une espèce de plaie ovale au milieu du front , sans orbite , sans prunelle , sans paupière , et sans aucune membrane qui présentât quelque partie organisée d'un œil. Je me retirai , sans examiner si ces accidents étaient na-

turels ou artificiels ; car , en vérité , la chose n'en valait pas la peine. Les monstres que l'on conserve dans des bocaux d'esprit-de-vin , tels que les petits cochons qui ont des trompes d'éléphant , et les enfants accouplés et à deux têtes que l'on montre dans nos cabinets avec une mystérieuse philosophie , prouvent bien moins le travail de la nature que son interruption. Aucun de ces êtres n'a pu parvenir à un développement parfait ; et , loin de témoigner que l'intelligence qui les a produits s'égarait , ils attestent , au contraire , l'immuabilité de sa sagesse , puisqu'elle les a rejetés de son plan en leur refusant la vie.

Il y a , dans la conduite de la nature envers l'homme , une bonté bien digne d'admiration : c'est qu'en lui défendant , d'une part , d'altérer la régularité de ses lois pour satisfaire ses caprices , de l'autre , elle lui permet souvent d'en déranger le cours pour subvenir à ses besoins. Par exemple , elle fait naître , de l'accouplement de l'âne et de la jument , le mulet , qui est si utile dans les montagnes ; et elle prive cet animal du pouvoir de se reproduire , afin de conserver les espèces primitives , qui sont d'une utilité plus générale. On peut reconnaître , dans la plupart de ses ouvrages , ces condescendances maternelles et ces prévoyances , si j'ose le dire , royales. Elles se manifestent surtout dans les productions de nos jardins. On les trouve dans celles de nos fleurs qui ont des surabondances de corolles , comme dans la rose double , qui ne se reproduit point de graines , et que pour cette raison quelques botanistes ont osé qualifier de monstre , quoiqu'elle soit la plus belle des fleurs , au sentiment de tous les peuples. Des naturalistes ont cru qu'elle sortait des lois de la nature , parcequ'elle s'écartait de leurs systèmes ; comme si la première des lois qui gouverne le monde n'avait pas pour objet le bonheur de l'homme ! Mais si les roses et les fleurs qui ont une surabondance de corolles sont des monstres , les fruits qui ont une surabondance de chairs fondantes et de pâtes sucrées inutiles au développement de leurs graines , comme les pommes , les poires , les melons ; et les fruits qui n'ont pas même de se-

mences , comme les ananas , les bananes , le fruit à pain , sont donc des monstres aussi ? Les racines qui deviennent si charnues dans nos jardins , et qui se tournent en gros pivots , en glandes succulentes , en bulles farineuses et inutiles au développement de leurs tiges , sont encore des monstres. La nature ne nourrit l'homme , en partie , que de cette surabondance végétale ; elle ne l'accorde qu'à ses travaux. Quelque fertile que soit un terrain , les végétaux des mêmes espèces que ceux de nos jardins y croissent sauvages , et s'y jettent en feuilles et en branches. S'ils portent du fruit , la chair en est toujours maigre , et la semence ou le noyau fort gros. N'est-ce donc pas une véritable complaisance , de la part de la nature , de transformer , sous la main de l'homme , en aliments , les mêmes sucs qui se convertiraient , dans les forêts , en hautes tiges et en fortes racines ? Sans sa condescendance , en vain l'homme dirait à la sève des arbres : « Vous vous rendez dans les fruits , et vous n'irez point au-delà. » Il aurait beau , dans la terre la plus féconde , mutiler , étêter , ébourgeonner , l'amandier n'y couvrirait point son amande d'une pulpe charnue et fondante comme celle de la pêche. C'est la nature qui fait de temps en temps présent à l'homme des variétés utiles et agréables qu'elle tire du même genre. Tous nos arbres fruitiers sortent originellement des forêts , et aucun ne s'y perpétue dans son espèce. La poire appelée *Saint-Germain* a été trouvée dans la forêt de Saint-Germain avec la saveur que nous lui connaissons. La nature l'a choisie , comme les autres fruits de nos vergers , sur la table des animaux , pour la placer sur celle de l'homme , et , afin que nous ne pussions douter de son bienfait et de son origine , elle a voulu que ses semences ne reproduisissent que des sauvageons. Ah ! si elle suspendait ses lois particulières de bienfaisance dans les jardins de nos mécréants , pour y rétablir ses prétendues lois générales , quel serait leur étonnement de ne retrouver dans leurs potagers et dans leurs vergers que quelques misérables daucus , de petites roses de chien , des poires rêches et des fruits agrestes , tels qu'elle les produit dans les montagnes pour l'âpre palais des sangliers !

A la vérité, ils y trouveraient des tiges d'arbres bien hautes et bien vigoureuses; leurs vergers croitraient au double, et leurs fruits diminueraient de moitié.

La même métamorphose arriverait dans les animaux de leurs métairies. La poule qui pond des œufs beaucoup trop gros par rapport à sa taille, et pendant neuf mois de suite, contre toutes les lois de l'incubation des oiseaux, rentrerait dans l'ordre, et n'en donnerait tout au plus qu'une vingtaine dans le cours d'une année. Le porc perdrait de même son lard superflu. La vache, qui fournit, dans les riches prairies de la Normandie, jusqu'à vingt-quatre bouteilles de lait par jour, n'en laisserait couler que ce qui suffit à son veau.

Ils répondent à cela que ces surabondances d'œufs, de lard et de crème, dans nos animaux domestiques, sont des effets de la nourriture qu'on leur prodigue. Mais ni la jument ne donne autant de lait que la vache, ni la cane ne pond autant d'œufs que la poule, ni l'âne ne se couvre de lard comme le porc, quoique ces animaux soient nourris aussi plantureusement les uns que les autres. D'ailleurs, la jument, la chèvre, la brebis, l'ânesse, n'ont que deux mamelles, tandis que la vache en a quatre. La vache s'écarte à cet égard, d'une manière bien remarquable, des lois générales de la nature, qui a proportionné dans toutes les espèces le nombre des mamelles des mères à celui de leurs petits; elle a quatre mamelles, quoiqu'elle ne porte qu'un veau et bien rarement deux, parce que ces deux mamelles superflues étaient destinées à être les nourrices du genre humain. La truie, à la vérité, n'en a que douze, et elle nourrit jusqu'à quinze petits. Ici la proportion paraît défectueuse. Mais si la première a plus de mamelles qu'il n'en faut à sa famille, et si la seconde n'en a pas assez pour la sienne, c'est que l'une devait donner à l'homme la surabondance de son lait, et l'autre, celle de ses petits. Par tout pays, le porc est la viande du pauvre; à moins que la religion, comme en Turquie, ou la politique, comme dans les îles de la mer du Sud, ne le prive de ce bienfait de la nature. Nous observerons, avec Pline, que de toutes les chairs c'est la plus

savoureuse. On y distingue, dit-il, jusqu'à cinquante goûts différents. Elle sert, dans les cuisines de nos riches, à donner du goût à tous les aliments. Par tout pays, comme nous l'avons dit, ce qu'il y a de meilleur est ce qu'il y a de plus commun.

N'est-il pas étrange que, lorsque tant de plantes et tant d'animaux nous présentent de si belles proportions, des convenances si admirables avec nos besoins, et des preuves si évidentes d'une bienveillance divine, on recueille des fœtus informes, des porcs avec de longs groins, comme si c'étaient de petits éléphants nés dans nos basses-cours, pour les mettre en parade dans nos cabinets destinés à étudier la nature? Ceux qui les gardent comme des choses précieuses, et qui en tirent des conséquences et des doutes sur l'intelligence de son auteur, ne sont-ils pas d'aussi mauvais goût et d'aussi mauvaise foi que ceux qui, dans l'atelier d'un fondeur, ramasseraient les figures estropiées par quelque accident, les bouffissures et les mûles de métal, et les montreraient comme une preuve de l'ignorance de l'artiste? Les anciens brûlaient les monstres; les modernes les conservent. Ils ressemblent à ces mauvais enfants qui épient leur mère pour la surprendre en défaut, afin d'en conclure pour eux-mêmes le droit de s'égarer. Oh! si la terre était en effet livrée au désordre, et qu'après une infinité de combinaisons il parût enfin, au milieu des monstres qui la couvriraient, un seul corps bien proportionné et convenable aux besoins des hommes, quelle joie ne serait-ce pas, pour des êtres sensibles et malheureux, de soupçonner quelque part une intelligence qui s'intéresserait à leurs destinées!

### ÉTUDE SEPTIÈME.

RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE,  
TIRÉES DES MAUX DU GENRE HUMAIN.

Les arguments qu'on tire des variétés du genre humain et des fléaux réunis sur lui par la nature, par les gouvernements et par les religions, tendent à prouver que les hommes n'ont